

## Un entretien avec... Louis DELUNE

— ... Ah ! vous aussi, Monsieur, vous connaissez l'adorable petit roman qui s'appelle Comme va le Ruisseau ? Et vous l'aimez, n'est-ce pas ? Sachez donc que Camille Lemonnier, avec qui je fus fort lié, m'en avait tiré lui-même un conte lyrique. Mon œuvre la mieux venue ? Je ne sais trop ! Celle qui m'est la plus chère, en tout cas... Tenez : en voici le manuscrit.

Ce manuscrit, Louis Delune l'a posé sur le piano. Il s'attarde maintenant, une seconde, à en contempler la page de garde qui, sous les deux noms, porte ce double titre : « Noémie — Pages de vie », puis, d'une voix émouvante et un peu hésitante, de compositeur, se met en mesure d'être successivement Tintin, le grand Cortisse, le Spirou, Jean Fauche ou Noémie Larcicel... Quant à moi, arrivé à ces points de suspension de mon arti-

cle, j'ai, lecteur, un aveu à vous faire : C'est que je ne me sens plus d'autre appétence que de vous raconter, si vous l'ignorez — et tant pis si vous ne l'ignorez point ! — cette fraîche et triste idylle d'un lumineux été déroulée, entre un bon rentier campagnard et une petite institutrice de province, au vieux pays mosan, « celui des bonnes gens », disait Grétry qui en était un peu, tout comme Louis Delune et comme moi-même ! La marine où les barques à pêche frôlent leur coques ; le village dont le sacristain fait jouer, le samedi soir, les voix célestes de son harmonium ; le pré odorant où vont et viennent les fanéurs ; la montagne où tapent les carriers et les bois profonds où vague, dans une liberté de petit faune ivre de nature, l'inquiétant Spirou : non, tout de même ; cela a été d'abord trop délicieusement dit par le romancier ; et puis tout métier à ses exigences. N'ai-je point à vous parler de Louis Delune ? J'y viens donc, en faisant, à part moi, mon grand serment de ne rien perdre pour attendre...

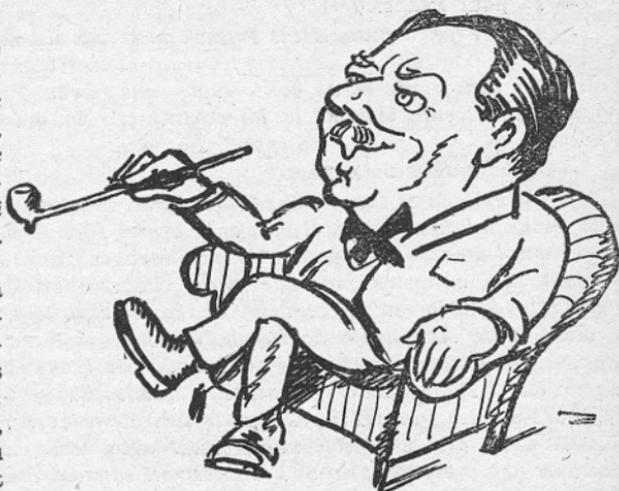


Comme dans les tragédies du Grand Siècle, le décor est un petit salon « à volonté » meublé, dès le prologue, de deux fauteuils. Placés suivant l'angle qu'il faut, devant une bûche à souhait craquante d'étincelles, à l'heure propice du chien loup, ces deux fauteuils méritent vraiment la classique appellation « d'agrèments de la conversation ». Mais celle-ci, avec Louis Delune, en a bien d'autres !

— *Sitôt que vous tombez dans un fauteuil, avait coutume de me dire Lemonnier, vous êtes un homme perdu. Voilà pourquoi il n'y a, à proprement parler, pas de musique belge. J'en sais quelque chose : je suis « carolorégien » (Carolorégien se dit des habitants de Charleroi, ville où Vucain règne au détriment d'Euterpe). En Belgique, la peinture absorbe presque toutes les disponibilités artistiques. Qui s'adonne à la musique est bien vite « officialisé » : or, il n'est art qu'indépendant. Calé désormais dans des fonctions directoriales, la seule ambition qui reste à mon bon confrère de là-bas, c'est d'écrire sa petite symphonie — une petite symphonie plutôt languette, mesurée à l'aune allemande. Car, si le public belge s'intéresse à l'art français, les professionnels donnent, tête baissée, dans le Herr Professor. Je travaillai à Bruxelles avec Kufferath, le père de l'ex-directeur de la Monnaie, et avec Edgar Tinel...*

— Comme moi-même...

— Ce furent, n'est-ce pas ? de bons musiciens ; et le second, ce qui ne gâte rien, fut



Louis DELUNE

Vu par Has

un grand honnête homme. Mais quelle exclusive, quelle aveugle admiration, en eux, pour Brahms, pour Bruckner, pour Reger !

— Et pour Franck ?...

— Pour Franck aussi. Mais Franck n'est pas un musicien de lignée française. Jeune, je luttais déjà contre ce conservatisme conservateur, contre cet enlèvement dans des prébendes sans gloire et un confortable sans risque. Puis, j'abdiquai. Je me fixai à Paris où je suis devenu, suivant la loi comme par la musique — au moins je l'espère ! — Français.

— Vous parliez de Franck ?

— Ni Franck et son sérieux à tout prix, ni Wagner et son héroïsme relié en peau de bête (deux musiciens dont il ne s'agit, grand Dieu ! pas de nier le génie) ne me conquièrent jamais au point que j'en oublie mes amours françaises. Chacun doit certes faire œuvre suivant sa conscience profonde. Mais chacun doit aussi, suivant ses voix intérieures, choisir ses modèles et ses maîtres. Or, je me sens loin des développements pontifiants de Franck et de cette sorte de vague tristesse qui le rend étranger à la tradition reliant Rameau à Debussy par Berlioz et Gounod. Ne croyez-vous pas qu'on connaît mal Berlioz en France ? De son œuvre immense, que nous donne-t-on ? L'éternelle Damnation et les toujours mêmes Ouvertures. On parle sans cesse de son indéniable influence sur les Cinq Russes. Mais elle n'est pas moins indéniable, cette influence, sur Richard Strauss, par exemple. On prétend enfin qu'il orchestrait sans adresse. Que c'est là le mal comprendre ! Son orchestre éclatant et empâté est fort exactement l'outil qui lui convenait. Quant à Gounod....

— ...dont la mode se réempare...

— ...Hélas ! oui, dois-je vous dire que je l'aime aujourd'hui en dehors d'elle, comme hier en dépit d'elle ? Le gounodisme n'est pas moins haïssable que put être haïssable, et avec moins de danger, le debussysme. Il faut avoir dirigé Faust pour savoir avec quelle perfection tout y est en place, combien tout y arrive à point. Et l'on se moque bien alors — Goethe oublié — que le Docteur ne soit qu'un « chevalier servant » et que Méphisto ait tour à tour l'âme d'un notaire à monocle et d'un bellâtre à moustaches ! Tenez, j'entendis, il y a quelques années, dans un concert à Londres, les pages finales de Roméo. Ainsi délivrées des figurations décheuses et des décors rapés, ces pages restent étonnantes de musique, de mouvement, de vie ! Enfin Debussy : nul n'a mieux que lui fait chanter le vent et la mer. Ecoutez-le, furtif, à travers les Nuages, inquiétant, dans la grotte de Pelléas. C'est là un des caractères même de la musique française, mélodique et rythmique par essence, que ce sens clair, joyeux, optimiste de la nature. Car la musique, le plus intérieur de tous les arts, est, par cela même, celui qui relève le plus sûrement de notre race et de nos hérédités. Au moindre de nos gestes, nos ancêtres se lèvent en nous, dit à peu près Maeterlinck, que je cite de mémoire. Au point de vue rythme, en voulez-vous un exemple parfaitement personnel ? La famille espagnole des de Luna fut une de celles que l'occupation du XVI<sup>e</sup> siècle amena à se fixer dans les provinces de Belgique. Tel de mes ascendants fut ainsi gouverneur de ce Gand où naquit Charles-Quint et dans lequel il prétendait glisser son Paris. Le nom, plus tard, se francisa en Delune, tout comme celui de Mazarini devint Mazarin. Parlez de musique espagnole, et l'on entend musique maure, comme si la Vieille Castille et l'Aragon n'avaient, eux aussi, leur folklore un peu sec à l'égal de leurs paysages pierreux. Et voilà pourquoi vous entendrez, en janvier, chez Colonne, des Tableaux d'Espagne de ma façon ; voilà pourquoi vous jugerez peut-être qu'au détour de tel concerto (Louis Delune s'est mis à me jouer le final de son récent Concerto pour violoncelle en si mineur), j'aurais pu indiquer comme Ravel « avec un peu d'Espagne autour ».

Un concerto en amène un autre. Louis Delune en écrivit deux pour violoncelle : en si et en la mineur. Il écrivit, toujours pour violoncelle, une Sonate en mi majeur, un Concertstück, une Suite Galante, une Chaconne, des Ballades, des transcriptions d'après de vieux maîtres italiens, etc... ; et il a, à cela, la plus valable raison du monde : c'est que sa charmante femme est virtuose de l'instrument du vieux Battistini.

— Ces œuvres veulent surtout, me dit-il, tout en restant de la musique, bien « tomber dans les doigts ». Voyez cette Chaconne pour cello solo : j'ai voulu, non seulement en varier le thème suivant la ligne mélodique et le rythme, mais le varier aussi suivant l'harmonie : ce qui n'avait jamais été tenté. Cependant, par désir de vie peut-être, c'est au

*théâtre que je me sens souvent ramené. Je vis mon ballet Le Diable Galant dansé à la Monnaie ; ma Mort du Roi Renaud joué à Anvers. Mais, sur ce sujet, je puis me dire, comme tant d'autres, une victime de la guerre. Cette Noémie, dont je vous parlai déjà, avait été donnée, peu de temps avant l'événement tragique, en représentation particulière chez de Reské. Un éditeur s'en était alors épris. Le 15 juillet 1914, j'avais ici même un traducteur allemand. Deux autres ouvrages devaient suivre, l'un sur un poème de Maeterlinck (les pourparlers n'en traînaient que par les prétentions financières du maître), l'autre sur un libretto d'Emile Fabre, lequel ne me décevait que sur un point : c'est qu'il proscrivait tout rôle féminin. Déjà je cherchais dans le Midi la retraite heureuse et tranquille où j'aurais pu écrire. Mais, au fait, y aurais-je jamais retrouvé l'heureuse tranquillité de notre coin de Meuse entre Dinant et Godinne ? Vous souvenez-vous du grand paysage de là-bas dont parle Lemonnier, « si beau que c'en était comme l'image peinte du bonheur ». J'y avais noté les nuances de tous les bruits : cris en majeur des gamins huant la vieille Holemechette, rumeur en mineur du ruisseau raclant son lit de cailloux roulés...*

Et, ainsi, l'une après l'autre, « comme va le ruisseau », Louis Delune se reprend à réveiller, sous ses doigts, les belles images du livre ; à faire revivre l'âme légère de cette petite Noémie « qui n'avait voulu aimer maternellement que celles-là qui n'avaient pas connu l'amour. Et encore une fois, Jean F'auche aurait pu dire... »

Mais je m'aperçois que mon stylo se met à vous transcrire les phrases mêmes du livre. Lisez ou relisez-le. Et faites avec moi le vœu de l'entendre bientôt, agrandi et comme spiritualisé encore par la musique.